



TOUS POUR CHACUN, CHACUN POUR TOUS

LA

SOLIDARITÉ

JOURNAL DES PRINCIPES

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, sous la direction de CH. FAUVETY.



Pour tous les envois, s'adresser à M. RAISANT, à la *Librairie des sciences sociales*, rue des Saints-Pères, 13.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 5 francs. — Départements, 6 francs. — Étranger, 7 francs.

SOMMAIRE :

Bulletin du mouvement philosophique et religieux : *La situation morale. — L'esprit du moyen âge et l'esprit moderne. — Une thèse matérialiste à l'École de médecine de Paris. — Discours de réception de M. Jules Favre à l'Académie française. — Conférences de M. Chavée. — La religion et la politique de la Société moderne par Herrensneider, par le Dr Landur. — Correspondance. — Le christianisme progressif. — Bulletin bibliographique.*

AVIS. — *Les Bureaux du Journal sont transférés à la librairie des Sciences sociales, rue des Saints-Pères, 13. — Nous rappelons, à cette occasion, aux personnes en retard pour le paiement de la deuxième année de vouloir bien en acquitter le montant dans le plus bref délai.*

BULLETIN

DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUX

La situation morale.

Le gâchis va sans cesse augmentant. Où s'arrêtera-t-il? Ce n'est pas seulement en politique qu'on ne s'entend plus; ce n'est plus seulement en économie sociale, c'est aussi en morale et en religion, de sorte que le trouble s'étend à toutes les sphères de l'activité humaine, qu'il a envahi tout le domaine de la conscience, et que la civilisation elle-même est en cause.

Non pas que l'ordre matériel soit en danger. Il y a aujourd'hui dans la société trop d'éléments acquis et trop d'intérêts à conserver pour que l'ordre matériel puisse y être sérieusement troublé. Mais l'ordre matériel ne prouve rien. Il peut persister longtemps alors que le principe même de la vie sociale est atteint et que la corruption dissout lentement l'organisme. L'ordre régnait

à Rome sous les Césars, tandis que la civilisation romaine allait tous les jours s'écroulant, non sous l'effort des barbares, mais sous le poids de ses propres vices.

En sommes-nous là?

Non, car le salut dépend encore de nous; mais si notre génération faillit à la tâche, qui sait si pour nos fils il sera encore temps!

Notre société parviendra-t-elle à éliminer de son sein les éléments morbides qui menacent de devenir pour elle des germes de dissolution et de mort?

Nous l'espérons, mais il y faut le point d'appui des principes éternels, le concours d'une science vraiment positive, et la perspective d'un idéal nouveau.

Ce sont là les conditions du salut social, parce que ce sont là pour les individus les moyens d'une véritable renaissance. Une société ne peut être que le produit des êtres sociaux qui la constituent, et comme la résultante de leur état physique, intellectuel et moral. Si vous voulez une transformation sociale, faites d'abord l'homme nouveau.

* * *

Dès avant 1848, nous étions de ceux qui pensaient que la question politique ne pouvait se résoudre *indépendamment* de la question sociale: aussi fondions-nous en octobre 1847 (1) le

(1) Avec Jules Viard, mort il y a deux ans.

Représentant du peuple, journal destiné à devenir l'organe des intérêts alors trop méconnus des travailleurs.

A la suite de 1851 et 1852, il nous fut démontré qu'il existe entre la politique et la religion une connexité non moins étroite qu'entre la politique et l'économie sociale : c'est pourquoi, en 1853, nos efforts unis à ceux de quelques amis (1) parvinrent à fonder et à maintenir pendant trois ans la *Revue philosophique et religieuse*, qui, ouverte aux systèmes les plus divers pourvu qu'ils tendissent au même but, l'émancipation de la conscience par la science et la libre raison, produisit ce premier et désirable résultat d'appeler l'attention des esprits sérieux sur les questions fondamentales en philosophie et en religion.

La *Revue*, dénoncée par les rancunes cléricales, dut cesser de paraître en janvier 1858; mais elle n'avait pas agité en vain le drapeau multicolore de la libre pensée : l'arbre mis à terre revécut en de nombreux rejetons, l'individu devint groupe; chaque idée ayant ses partisans voulut avoir ses organes; la philosophie pénétra de plus en plus dans les revues, et comme les grands journaux hésitaient à lui donner place, elle eut ses publications périodiques : peu à peu une presse philosophique se forma, et aujourd'hui elle a conquis sa place au soleil.

Bien que le cercle des lecteurs des publications philosophiques se soit beaucoup agrandi dans ces dernières années, que de gens ignorent encore l'existence de ces journaux, ou bien négligent de les lire! C'est un tort. Impossible, sans eux, de se rendre compte de l'état des âmes. Les organes de la philosophie contemporaine ont encore une autre portée, ils préparent les questions que les événements poseront bientôt, et qu'il sera urgent de résoudre. Il ne faut pas s'y tromper : derrière les abstractions de la philosophie, il y a des réalités sociales, et si les écrivains ne montrent pas plus souvent les conséquences pratiques de leurs idées ou de leurs systèmes, il ne faut l'attribuer qu'aux exigences d'une loi qui leur interdit toute excursion dans

(1) La *Revue philosophique et religieuse* eut pour principaux fondateurs et rédacteurs assidus MM. Ch. Lemonnier, Léon Brothier, Ch. Fauvety, Massol, Ch. Renouvier, Dr Chouippe, Ch. Le-maire, mais bien d'autres écrivains y furent admis à exposer leurs systèmes : on lit parmi ses collaborateurs les noms de MM. E. Littré, Louis Jourdan, Adolphe Guérault, Dr Guépin de Nantes, Ch. Michelet de Berlin, Ausonio Franchi, A. Constant (Eliphas Lévi), Ad. Vaillant (de Bucharest), Alfred Dumesnil, H. Cros, E. de Pompéry, Ch. Lambert, qui y exposa la métaphysique saint-simonienne; L. de Tourreil, qui y enseigna la religion fusionnienne; F. Broussais, qui y défendit le physiologisme de son père (tous trois morts depuis); M. de Lombrail, qui y publia son exposition du Positivisme philosophique et religieux d'Auguste Comte; Mme d'Héricourt, Mme Angélique Arnaud, MM. Pecqueur, Cantagrel, Ch. Potvin, E. Grimard, A. Castelnau, Ernest Morin, Eug. Noël, A. Guillemin, L. Ménard, etc., etc. Ces noms représentent presque tous des talents éminents, mais des doctrines bien diverses, et dont la plupart semblent s'exclure.

le champ de l'économie et de la politique. Mais toutes ces discussions qui passent au-dessus du gros public sans éveiller son attention, vont demain peut-être passionner les foules. Il est vrai qu'alors les questions auront pris un caractère concret et seront suscitées par les événements. C'est ainsi que la question romaine, en se posant à l'aide du *Syllabus* et se poursuivant au bruit du canon et des fusils Chassepot, est venue apprendre à bien des gens qu'il y avait une question catholique, mais beaucoup ignorent encore que la question catholique n'est qu'un des aspects de la question religieuse et que celle-ci intéresse l'ordre social tout entier.

Certes la confusion est grande dans la presse philosophique, c'est un peu la tour de Babel : chacun y parle sa langue et s'y préoccupe bien plus de couvrir la voix du voisin que d'écouter ses raisons. Chaque système aspire à être seul, et exclut tous les autres. Mais il faut se garder de les prendre au mot dans leur exclusivisme. Il n'en est peut-être pas un qui ne représente quelque point de vue légitime. Tous passeront : la vérité seule est éternelle, mais aucun d'eux peut-être n'aura été complètement stérile : pas un n'aura disparu sans ajouter quelque chose au capital intellectuel de l'humanité. Le matérialisme, le positivisme religieux et le positivisme philosophique, l'indépendantisme (qu'on me pardonne ce barbarisme, il n'est pas de moi), le criticisme, l'idéalisme, le spiritualisme, le spiritisme — car il faut compter avec ce nouveau venu qui a plus de partisans que tous les autres ensemble; — et d'une autre part, le protestantisme libéral, l'idéalisme libéral, et même le catholicisme libéral : tels sont les noms des principales bannières qui, à des titres divers et avec des forces inégales, se trouvent représentées dans le camp philosophique. Sans doute il n'y a point là d'armée puisqu'il n'y a ni obéissance à un chef, ni hiérarchie, ni discipline, mais ces bandes aujourd'hui divisées et indépendantes peuvent être réunies par un danger commun. Le danger, c'est cette épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout! Le danger, c'est cette immense armée de célibataires des deux sexes avec son organisation si savante, si unitaire, si écrasante! Le danger, c'est l'utilité sociale des fonctions que ses soldats remplissent, et plus que tout cela, la superstition, l'ignorance, la misère de ce qui est en bas, et l'hypocrisie, l'égoïsme, la couardise de ce qui est en haut!

Le mouvement philosophique auquel nous assistons précède de peu de temps le grand mouvement religieux qui se prépare. Bientôt les questions religieuses passionneront les esprits comme le faisaient naguère les questions sociales, et plus fortement encore. Puisse alors l'esprit du moyen âge ne pas dominer dans les

conseils du gouvernement ! Puisse le bras séculier résister aux impulsions de l'intolérance catholique ! Que l'ordre doive se fonder par une simple évolution de l'idée chrétienne ramenée à sa pureté primitive, comme le pensent quelques-uns, ou par une espèce de fusion des croyances sur le terrain vague d'un déisme judéo-chrétien, comme l'espèrent d'autres hommes de bonne volonté, ou, ce qui nous paraît beaucoup plus probable, par l'intervention d'une idée plus large et plus compréhensive, qui donne à la vie humaine son véritable but, le premier besoin pour l'époque où nous sommes, c'est la liberté : liberté de penser et de publier sa pensée, liberté de conscience et de culte, liberté de propagande et de prédication ! Certes, au milieu de tant de systèmes en présence, il est impossible qu'on ne voie pas s'ouvrir une phase de discussions ardentes, passionnées, désordonnées en apparence ; mais cette phase préparatoire est nécessaire comme l'agitation chaotique est nécessaire à la création. Comme les éclairs et la foudre dans l'atmosphère terrestre, le brassement des idées agite l'atmosphère moral pour le purifier. Qui peut craindre l'orage, sachant qu'il doit rétablir l'équilibre troublé et renouveler les sources de la vie ?

L'esprit du moyen âge et l'esprit moderne.

Qu'il nous soit permis de prendre note de ces paroles de M. Duruy, qui font partie du remarquable discours prononcé par M. le ministre de l'instruction publique à la séance des sociétés savantes, le 18 avril 1868 :

« Il (le gouvernement) a une telle foi dans le triomphe nécessaire de la vérité, qu'il ne redoute même pas l'erreur ; il croit tant à la puissance de la raison, qu'il est convaincu que les bonnes causes n'ont rien à craindre des faux systèmes. C'EST POURQUOI IL RESPECTE LA LIBERTÉ PHILOSOPHIQUE MÊME DANS SES ÉCARTS, tant que la loi commune ou les règlements particuliers à de grands corps n'en sont pas offensés. »

Voilà qui n'est pas inspiré par l'esprit du moyen âge.

L'esprit du moyen âge parle tout autrement. Ecoutez-le :

« De cette source infecte de « l'indifférentisme » dé-
« coule cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce
« délire (*deliramentum*), qu'il faut assurer et garantir à
« qui que ce soit la liberté de conscience. » On prépare
la voie à cette pernicieuse erreur par la liberté d'opi-
nions, pleine et sans bornes, qui se répand au loin
pour le malheur de la société religieuse et civile. Quel-
ques-uns répètent avec une extrême impudence qu'il
en résulte quelque avantage pour la religion. « Mais,
« disait saint Augustin, qui peut mieux donner la mort
« à l'âme que la liberté de l'erreur ? » En effet, tout frein
étant ôté qui puisse retenir les hommes dans les sen-
tiers de la vérité, leur nature inclinée au mal tombe

dans un précipice ; et nous pouvons dire avec vérité que le puits de l'abîme est ouvert, ce puits d'où saint Jean vit monter une fumée qui obscurcit le soleil, et sortir des sauterelles qui ravagèrent la terre. De là le changement des esprits, une corruption plus profonde de la jeunesse, le mépris des choses saintes et des lois les plus respectables répandu parmi le peuple, en un mot le fléau le plus mortel pour la société, puisque l'expérience fait voir de toute antiquité que les États qui ont brillé par leurs richesses, par leur puissance, par leur gloire, ont péri par ce seul mal, la liberté immodérée des opinions, la licence des discours et l'amour des nouveautés.

« Là se rapporte cette liberté funeste, et dont on ne peut avoir assez d'horreur, la liberté de la librairie pour publier quelque écrit que ce soit, liberté que quelques-uns osent solliciter et étendre avec tant de bruit et d'ardeur... Quel homme en son bon sens dira qu'il faut laisser se répandre librement des poisons, les vendre et transporter librement, les boire même !... la discipline de l'Église fut bien différente dès le temps des apôtres, que nous lisons avoir fait brûler publiquement une grande quantité de mauvais livres... « Il faut combattre avec force, dit Clément XIII, notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, dans ses lettres encycliques sur la proscription des livres dangereux, « il faut combattre avec force, autant que la chose le demande, et tâcher d'exterminer cette peste mortelle, « car jamais on ne retranchera la matière de l'erreur « qu'en livrant aux flammes les coupables éléments du « mal. » D'après cette constante sollicitude avec laquelle le saint-siège s'est efforcé dans tous les temps de condamner les livres suspects et nuisibles, et de les retirer des mains des fidèles, il est assez évident combien est fautive, téméraire, injurieuse au saint-siège, et féconde en maux pour le peuple chrétien, la doctrine de ceux qui non-seulement rejettent la censure des livres comme un joug trop onéreux, mais en sont venus à ce point de malignité qu'ils la présentent comme opposée aux principes du droit et de la justice, et qu'ils osent refuser à l'Église le droit de l'ordonner et de l'exercer. »

Ce qui précède est extrait de la lettre encyclique du pape Grégoire XVI, *Mirari vos*, 15 août 1832, et a été expressément confirmé par la lettre encyclique du pape Pie IX, *Quanta cura*, 8 septembre 1864, et la doctrine contraire se trouve condamnée par le *Syllabus*. Ce sont donc bien là les principes immuables de l'Église romaine, tels qu'ils ont régné durant les siècles de foi, et tels qu'ils sont toujours imposés obligatoirement à la conscience de tous les fidèles.

Or l'esprit moderne réprovoque ces doctrines et repousse ces procédés inquisitoriaux et inconciliables avec l'idée que l'on se fait aujourd'hui de la liberté et de la dignité humaine. L'esprit moderne inspire aux chefs des États des paroles comme celles-ci : « Multiplions l'instruction sous toutes les formes ! » L'esprit moderne met au-dessus de toutes les souverainetés la souveraineté de la science, et un ministre se trouve qui le proclame dans un toast solennel. C'est l'esprit moderne qui anime ce ministre, lorsqu'après avoir représenté le champ de la science et le

champ de la philosophie comme de la religion par deux cercles concentriques dont l'un embrasse les phénomènes multiples qui tombent sous les sens, tandis que le diamètre de l'autre se perd dans l'infini, il ajoute : « Les deux mondes de l'idéal et du réel devraient se rapprocher sans se confondre, car la science, elle aussi, vient de Dieu, puisqu'en donnant à l'homme cette curiosité insatiable, cette ardeur de connaître qui lui rend la possession de la vérité aussi nécessaire que l'air qu'il respire et que le pain qui le nourrit, Dieu a voulu que nous pénétrions, par les seules forces de notre intelligence, les mystères de la création matérielle. »

C'est encore l'esprit moderne, l'esprit de tolérance et de libre recherche, qui inspire M. Duruy, lorsqu'en parlant des luttes de la pensée sur le terrain de la philosophie et des compétitions du matérialisme scientifique, il les représente comme utiles et saines en face des préoccupations trop absorbantes des questions d'argent. « Ces luttes, dit-il, devraient continuer, qu'il ne faudrait pas nous en plaindre : la rivalité aujourd'hui ne peut plus produire qu'une émulation féconde, et il ne doit pas déplaire, après tout le bruit fait par les *manieurs d'argent*, de voir les esprits s'éprendre, même avec passion, de ces graves problèmes.

« Ils agitent l'Europe entière. »

Mais c'est en vain que sa position officielle inspire à M. Duruy des paroles de tolérance et d'apaisement. L'esprit du moyen âge ne lui pardonnera pas d'avoir appelé au partage de la lumière ceux qui végétaient paisibles à l'ombre des cathédrales. C'est en vain qu'il s'écrie en finissant : « Et pourtant la science humaine ne se propose pas de les détourner du sanctuaire; elle demande seulement que, tout en écoutant la voix douce et sainte qui leur parle depuis dix-huit siècles, ils entendent aussi la voix nouvelle qui est la seconde révélation de Dieu par la science! »

Rome ne saurait souffrir un tel partage; elle a proclamé que les sciences sont soumises aux lois révélées que l'Église enseigne (1), et n'admet pas « qu'on s'occupe de philosophie sans tenir compte de la révélation surnaturelle (2) ».

Mais où M. Duruy se montre follement enivré par l'esprit moderne et dangereusement hostile à l'esprit du moyen âge, c'est lorsqu'il s'avise de parler dans son mot de la fin d'une SECONDE RÉVÉLATION DE DIEU PAR LA SCIENCE. Une seconde révélation! C'est donc à dire que la première est imparfaite. Proposition hérétique et cent fois déjà condamnée, notamment par l'encyclique *Qui pluribus*, du 9 novembre 1846, et par l'allocution *Maxima quidem*, du 9 juin

(1) Lettre apost. de Pie IX, *Tuas libenter*, 21 déc. 1863.

(2) *Syllabus* du 8 déc. 1864.

1842. Le *Syllabus*, en la condamnant, signale l'erreur en ces termes : « La révélation divine est imparfaite, et par conséquent sujette à un progrès continuel et indéfini correspondant au développement de la raison humaine. »

Tout cela ne prouve pas que M. Duruy n'ait fait un discours véritablement chrétien dans le sens évangélique du mot; mais qu'il souffre qu'on lui rappelle ce passage de la bulle papale du 9 novembre 1846 :

« Les ennemis de la révélation divine, vénérables frères, n'ont pas recours à des moyens de tromperie moins funestes, lorsque par des louanges extrêmes ils portent jusqu'aux nues les progrès de l'humanité. Ils voudraient, dans leur audace si manifestement sacrilège, introduire ce progrès jusque dans l'Église catholique : comme si la religion était l'ouvrage non de Dieu, mais des hommes, une espèce d'invention philosophique à laquelle les moyens humains peuvent surajouter un nouveau degré de perfectionnement.

« Jamais hommes si déplorablement en délire ne méritèrent mieux le reproche que Tertullien adressait aux philosophes de son temps : « Le christianisme que vous mettez en avant n'est autre que celui des stoïciens, des platoniciens et des dialecticiens. »

Quoi qu'il fasse, nous avons bien peur qu'aux yeux des directeurs de la foi catholique, M. Duruy ne soit jamais qu'un de ces chrétiens. On espère qu'il s'en consolera.

Une thèse matérialiste à l'École de médecine de Paris.

Il s'est fait beaucoup de bruit ces jours-ci autour du nom de M. P. J. Grenier. On connaît l'histoire. Un jeune homme, arrivé au terme de ses études médicales, présente sa thèse pour le doctorat. Elle est reçue par la Faculté. Mais, citée comme matérialiste dans une pétition adressée au Sénat, la thèse est annulée par le ministre.

Nous rapportons le fait sans commentaires, ne pouvant dans ce journal apprécier un acte politique. Il nous est impossible cependant de ne pas déclarer à cette occasion que, adversaires déclarés des doctrines du matérialisme, nous serons avec les matérialistes toutes les fois qu'ils seront persécutés. Le droit avant tout, et la liberté de penser, c'est le droit.

Il ne faut cependant pas trop s'attendrir sur le sort de M. Grenier. Si son doctorat se trouve ajourné jusqu'à sa nouvelle thèse, il faut avouer que ses ennemis lui ont fait un beau piédestal. Persécuté pour des théories qui ont pour elles le courant de la science et de l'opinion, pour des théories qui, dans ce moment, donnent la popularité à ceux qui les soutiennent, — bien moins certes pour leur valeur propre que parce

qu'elles s'opposent carrément à l'esprit religieux, que l'on a le malheur de confondre avec l'esprit du moyen âge, — M. Grenier, illustré par une pétition au Sénat, par les discussions de la presse, a vu sa thèse, publiée en brochure, épuiser deux éditions, a été reçu franc-maçon d'enthousiasme et a eu l'honneur d'être violemment secoué par M. Dupanloup. Rien ne manquerait au bonheur et à la gloire de M. Grenier, s'il n'avait eu le tort de s'attirer, avec une lettre spirituelle du même M. Dupanloup, le châtement de sa bénédiction épiscopale. Cela fait penser aux arbres de la liberté de 1848. Eux aussi étaient jeunes et superbes, eux aussi ne demandaient qu'à monter librement vers la lumière !... Plusieurs assurent que bien avant Franklin l'humanité connut l'art d'attirer la foudre, que ce fut dans l'antiquité un art sacerdotal, et que les prêtres savaient profiter de l'orage pour faire tomber par leurs conjurations le tonnerre sur les cimes désignées d'avance. Avis aux cimes.

La thèse de M. Grenier, publiée en brochure in-8 sous ce titre : *Etude médico psychologique du libre arbitre humain*, est franchement matérialiste, car elle aboutit à la négation du libre arbitre ou de la liberté morale. Nous n'y avons remarqué aucun argument nouveau, mais elle se distingue en ceci, que l'auteur s'y montre constamment fidèle aux enseignements des maîtres de la science, qu'il ne fait que tirer les conséquences des théories scientifiques qui ont cours aujourd'hui, et qu'il a le courage de conclure là où de plus avisés s'abstiennent, soit parce qu'ils manquent d'indépendance — ce qui est un mal, — soit parce qu'ils attendent, par une sage réserve, que le progrès des sciences naturelles leur fournisse des données plus justes, plus exactes, plus complètes, — ce qui est un bien.

M. Grenier a pour la science qu'on lui a enseignée la confiance du néophyte. Ses idées sont celles qui ont cours généralement aujourd'hui et qui se trouvent très-nettement représentées par un journal que nous avons souvent occasion de citer : *la Pensée nouvelle*. Il se rattache cependant plus particulièrement à l'école positiviste d'Auguste Comte, sans être peut-être bien sûr lui-même s'il est avec les philosophes de cette école ou avec les religieux.

N'allez pas dire à M. Grenier que sa méthode est boiteuse, que là où il croit juger d'après des faits il juge sur des apparences; qu'il confond, comme la plupart de ses maîtres, la matière avec la force, la loi avec le phénomène; qu'en subordonnant l'être à l'organisme, la loi à la phénoménalité, il pourrait bien mettre l'effet avant la cause et la charrue avant les bœufs. N'allez pas lui dire cependant qu'il ne suffit pas d'observer, qu'il faut sérier et comprendre; que, si l'observation et l'expérimentation sont les moyens de recueillir les faits, ces moyens d'acquisition

intellectuelle ne suffisent pas pour expliquer ce qui est; que la raison a un rôle dans la connaissance, que l'expérience ne saurait fournir un critérium de certitude; qu'enfin, s'il était vrai que nous ne puissions connaître que des phénomènes, nous n'aurions pas de science de l'homme et de science de l'univers, car il nous faudrait attendre d'avoir vu et enregistré tous les phénomènes du passé, du présent et de l'avenir, tous les possibles dans le temps et dans l'espace, pour comprendre l'homme et pour nous expliquer l'univers. — Or, cela n'est pas vrai. Nous avons d'ores et déjà une certaine science de l'homme et une certaine science des différentes séries de l'ordre naturel. Nous possédons des certitudes dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. Pourquoi cela, si ce n'est parce qu'il y a des lois et qu'il y a des principes, des lois qui sont autre chose que des phénomènes, des principes qui sont autre chose que de vaines abstractions?

Et n'allez pas parler à M. Grenier de l'être et de son unité conçue par l'esprit; n'allez pas lui dire que la réalité est là, que chacun de nous est bien plus sûr de son existence que de celle de la matière, que vous sentez votre *Moi* persister à travers les variations d'une matérialité toute d'emprunt, que si votre organisme subit les lois des éléments terrestres et des forces cosmiques qui le constituent, vous pouvez cependant commander à vos sens, refuser le plaisir, nier la douleur, dominer enfin votre corps au point de vous séparer volontairement de lui par la mort, et vous écrier en mourant : « Je suis libre ! » Que si vous rappelez à M. Grenier ces arguments si connus et tant de fois convertis en acte par le stoïcisme et par le spiritualisme chrétien, il vous répondra : « Qui vient encore nous « parler de liberté ? La pierre qui tombe obéit à « la loi de la pesanteur, l'homme obéit à des lois « qui lui sont propres; et ce n'est que parce que « ici les conditions du phénomène sont plus « complexes, qu'on a affirmé la liberté hu- « maine, ne pouvant connaître les conditions « nécessaires à la production des phénomènes. »

Eh, monsieur ! comment ne voyez-vous pas que la liberté de l'homme consiste justement en ceci, que c'est lui qui crée *les conditions* de sa phénoménalité ! Vous parlez des lois de la pesanteur ? Comme la pierre, le corps humain est soumis à ces lois. Si je me jette par la fenêtre, je tomberai en bas, et si la fenêtre est au cinquième étage, je me briserai la tête et le reste; mais je puis ne pas me jeter par la fenêtre et dès lors j'échappe aux lois de la pesanteur. Si je bois ce vin, ces liqueurs, je serai en proie à l'ivresse, je ne serai plus maître de moi; et si j'en prends l'habitude, l'habitude me dominera de plus en plus. Tout cela est fatal, parce que c'est la logique des causes et des effets : c'est l'ordre

même, et c'est parce que cet ordre existe, que je suis libre : car je puis le connaître, conformer la logique de mes actes à la logique de la nature et *causer* des effets voulus par moi dans un milieu nécessaire.

Vous accusez M. Proudhon, argumentant comme nous de la spontanéité humaine, d'être plus métaphysicien que physiologiste. Mais je ne sache pas que ni vous ni personne, parmi les physiologistes, ayez répondu à cet argument de la spontanéité individuelle. Faire sortir l'individualité vivante, qui se distingue de tout ce qui n'est pas elle, des combinaisons de la matière, c'est méconnaître toutes les lois de la logique. La méthode positive et expérimentale interdit de telles spéculations, qu'il faut laisser à la vieille métaphysique et aux antiques théogonies.

Pour nous, nous affirmons ceci, que tout être est une force *sui generis*, parce que toute individualité vivante est SOURCE DE MOUVEMENT. Nous n'avons pas à développer ici cette proposition, qui s'accorde avec les découvertes de la physique moderne, et qui jetterait, si elle était adoptée par la science, de vives lumières sur la physiologie humaine et comparée. Pour le moment, vis-à-vis du matérialisme, nous affirmons non-seulement que l'homme a ses lois qui s'accordent avec les lois terrestres et cosmiques, mais que chaque homme, en tant que spontanéité distincte, est sa propre loi ; que l'individu humain se crée sans cesse par ses rapports avec l'Universel, mais en vertu de sa propre force, de ses propres efforts, et à l'aide d'un milieu qui le conditionne, qui le limite, qui lui fournit ses moyens d'action, mais qui ne le domine pas. Sans doute l'organisme matériel appartient à la terre — et pas tout entier — et il subit les lois de la vie terrestre, mais le Moi humain n'obéit qu'à lui-même et ne relève que de sa volonté, de sa conscience, de sa raison. Il est sa loi à soi-même ; il est une autonomie qui se sait, se veut, se possède : en un mot, une LIBERTÉ ! D'où vient-il ? Où va-t-il ? Que vous importent ces questions qui nous agitent, nous autres qui avons des besoins religieux et qui ne redoutons rien de l'Inconnu, pas même les spéculations de la métaphysique ? D'où vient l'homme et où va-t-il ? Questions d'origine et de fin toutes relatives, que l'humanité majeure saura bien résoudre sans avoir recours aux hypothèses enfantines d'une création *ex nihilo* faite à un moment donné, à l'émanation ou à toute autre conception surnaturaliste.

Nous ne terminerons pas cependant cet aperçu de l'œuvre de M. Grenier sans dire qu'elle prouve chez son auteur un caractère droit et un esprit sincère. Il est évident que M. Grenier ne s'est jeté dans le matérialisme que pour échapper au Dieu du miracle et pour combattre,

à l'ombre du drapeau de la science, les fausses spéculations d'une métaphysique antipositive et les dogmes irrationnels d'une théologie surannée. Sa thèse est un réquisitoire contre les vieilles erreurs du surnaturalisme bien plus qu'un plaidoyer en faveur d'un système philosophique. Le matérialisme, du reste, ne peut plus à notre époque, même en s'appuyant sur quelques théories anthropologiques, devenir une philosophie. Il peut être encore un moyen de protestation et de lutte. Mais si l'on devait le reprocher à ceux qui en font profession, il conviendrait auparavant de se demander quelle part de responsabilité revient à l'Université et à l'Église dans ce mouvement de réaction qui se produit de nos jours contre tout ce qui tient à la religion et à la métaphysique.

Une prédication du christianisme libéral.

On sait que notre constante préoccupation et le but unique de nos efforts sont l'édification d'une nouvelle synthèse religieuse. Mais on sait aussi que nous n'avons pas la prétention de créer une religion. Notre rôle se borne à interroger l'état moral des esprits, à rechercher tout ce qui peut favoriser leur transformation, à signaler les obstacles que des formes religieuses caduques ou des systèmes philosophiques erronés peuvent opposer à cette transformation nécessaire, à faire en un mot tout ce qui nous paraît utile et opportun à l'œuvre d'élimination, d'assimilation et de reconstruction, qui est l'œuvre du siècle.

Parmi les manifestations que nous regardons comme les plus significatives se trouve le protestantisme libéral. Nous avons déjà eu occasion de signaler ce mouvement, qui est loin d'avoir épuisé sa phase ascendante. Dans cette série il vient de se produire un fait qui a passé presque inaperçu, mais qui a beaucoup d'importance, parce que c'est pour les protestants libéraux un premier pas fait dans une voie que la logique des choses les obligera de parcourir jusqu'au bout. Trois pasteurs de l'Église réformée ont obtenu du gouvernement l'autorisation de faire des prédications dans une salle, au 3^e étage d'une maison située boulevard Richard-Lenoir, 3. Ces trois pasteurs sont : M. Athanase Coquerel, qui retrouve ainsi la chaire que l'orthodoxie lui avait fait perdre, M. Auguste Dide et M. Grawitz. Le discours d'inauguration a été prononcé le dimanche 5 avril par M. Coquerel.

La seconde prédication a été faite le 12 avril par M. Auguste Dide. Son discours répond aux aspirations les plus élevées de l'heure présente. Si ce n'est pas encore la religion de l'avenir, c'en est déjà le pressentiment. On en jugera par l'exorde que nous citons. Il est évident

qu'un tel christianisme doit fournir de précieux éléments à la nouvelle synthèse religieuse. C'est, en tout cas, pour beaucoup une transition nécessaire avant la conquête de l'idéal nouveau.

L'ŒUVRE DIVINE.

Nous sommes ouvriers avec Dieu.

(S. PAUL, 1^{re} Epître aux Corinthiens, ch. III, v. 9.)

« Ouvriers avec Dieu ! On a écrit, mes frères, bien des livres sur la doctrine du progrès : les meilleurs ne sont guère autre chose qu'une paraphrase de ces paroles de saint Paul. Mais, demanderez-vous, qu'est-ce donc qu'être ouvrier avec Dieu ? Encore faut-il que nous sachions en quoi consiste l'œuvre divine, pour connaître quelle est notre tâche et apprendre comment nous devons la remplir. L'œuvre de Dieu, vous dirai-je, c'est tout ce qui est pur, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand. C'est le beau, le vrai, le bien, sous toutes les formes possibles. Être ouvrier avec Dieu, c'est développer, en nous d'abord, et en dehors de nous ensuite, la liberté, la vérité, la charité, la justice. Ces définitions vous paraissent-elles trop vagues ? Essayons de sortir de ces généralités et d'entrer dans l'examen de quelques-uns des détails de l'œuvre divine.

« Quand vous vous examinez vous-mêmes, quelle est votre première remarque ? Vous constatez qu'au milieu de l'ensemble des choses, vous avez une position particulière et un caractère nettement défini : vous êtes une personnalité humaine ; vous avez intelligence d'homme et conscience d'homme. Votre existence ne doit pas être simplement matérielle, végétative, si vous voulez bien me permettre cette expression. Elle doit tendre à s'élever sans cesse vers les sphères de la pensée, du sentiment, du devoir. Sous peine de déchoir et de ne plus mériter le titre d'enfants de Dieu, nous devons saisir les choses éternelles et nous y rattacher éternellement. C'est là qu'est le sens de la vie humaine. Nous ne sommes pas des créatures de hasard, des forces aveugles conspirant, sans le savoir, à l'accomplissement d'une œuvre inintelligible. L'homme n'est pas un être d'un jour, émergé hier de l'abîme et qui demain rentrera dans l'abîme. Ce monde n'est pas le chaos ; l'histoire du genre humain n'est pas soumise à des lois arbitrairement changeantes, contradictoires, irrationnelles. Ce n'est pas la brutalité des instincts ou l'âpre et désordonné égoïsme qui doivent commander à notre vie. Nous avons tous à réaliser une œuvre spéciale, concordante à l'harmonie universelle. Le divin fait partie de notre destinée. Chacun de nous doit se dire qu'il a son rôle à remplir dans l'épopée de la famille humaine qui vient du ciel et qui marche vers Dieu. Notre premier devoir, notre premier besoin, devrait être de nous rendre un compte exact de notre véritable mission. N'est-ce pas ainsi qu'ont pensé les hommes que nous honorons de nos respects, de notre admiration, de notre reconnaissance et de notre culte ? N'est-ce point l'exemple que nous a légué Celui dont nous sommes heureux de nous proclamer les disciples ? Il a passé dans le monde faisant le bien, grandissant à toute heure en sagesse et en grâces, se dévouant aux intérêts éternels, toujours préoccupé de cette pensée, qu'il était le Fils de Dieu. Puisque nous

réclamons le titre de chrétien, nous devons participer à la vie sainte qui fut sa vie. Nous devons élargir notre existence jusqu'aux proportions du divin et reculer nos horizons jusqu'aux splendeurs de l'infini. Le progrès dans la lumière et dans la charité, la sanctification personnelle, voilà, avant tout le reste, l'œuvre divine que nous avons à réaliser. Le Christ éternel nous y appelle.

« Nous nous apercevons aussi que nous ne sommes pas isolés dans ce monde. Nous faisons partie d'un ensemble de créatures semblables à nous, qui s'appelle l'humanité. L'humanité, telle est la première œuvre divine dont vous constatez l'existence au dehors de vous. Vous devez donc réagir et protester contre tout ce qui tend à la déprimer, à l'avilir. Votre esprit, qui considère l'œuvre de Dieu dans son ensemble, doit s'élever par delà les préjugés vulgaires, qui créent des oppositions haineuses entre les peuples des divers pays. Tout ce qui met obstacle aux sentiments d'amour mutuel, tout ce qui est irritant, injuste, doit être combattu par vous. A cet égard, votre tâche est grande. Combien peu, parmi nous, ont au cœur ce sentiment d'affection profonde pour l'humanité, qui est cependant un devoir chrétien, et qui, plus général, aurait pour conséquence de rendre sinon impossibles, du moins très-rares, la discorde et la guerre ! En serait-il ainsi, ô mes frères, si nous nous regardions comme collaborateurs avec Dieu dans ce qui est son œuvre ? Devenez, je vous le demande au nom de notre maître, au nom de ce Jésus qui a proclamé la fraternité du genre humain, devenez auprès de vos amis, auprès de ceux qui acceptent votre influence, les apôtres, les défenseurs de ces idées de solidarité, de dévouement universel, qui sont nécessaires à l'épanouissement de l'œuvre divine, au bonheur de l'humanité. Un penseur a écrit que l'Océan unissait les nations bien plus qu'il ne les séparait : image vraiment chrétienne et qu'il faudrait n'oublier jamais ! Dans aucune circonstance, ne consentez à voir des ennemis ou des indifférents dans ceux que séparent de vous des influences de climat, des diversités de civilisation, des préjugés nationaux. Ne travaillez qu'à les rendre meilleurs, plus honnêtes, plus éclairés, plus religieux. Des hommes, dans des contrées lointaines, sont-ils courbés sous l'esclavage ? Prenez parti pour eux ; une grande cause est-elle menacée, défaillante ? Accordez-lui vos secours sans hésitation. Que votre cœur soit partout où se rencontrent le droit, la liberté, le devoir. Que ce mot du poète latin : « Je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger, » ou mieux encore, que cette parole sublime d'un écrivain du XVIII^e siècle : « Tout ce qui blesse l'humanité me blesse, » deviennent et demeurent votre devise. Ne l'oubliez pas : vous êtes ouvriers de Dieu ; vous ne devez jamais résister à l'appel de sa voix, et c'est elle que vous entendez quand le cri de la souffrance, quand l'écho des généreuses aspirations arrivent jusqu'à vous. Saint Paul s'écriait : « Lorsqu'une Eglise est dans le deuil, je m'attriste ; lorsqu'elle est dans la joie, je me réjouis. » L'Eglise, pour vous, c'est l'humanité tout entière. »

« Ah ! je prévois l'objection que vous allez me faire. Atome perdu dans l'immensité de l'univers, que puis-je pour une cause aussi grande ? Mes efforts seraient stériles. Écoutez, mon frère : rien ne se perd dans le monde moral, pas plus que dans le monde physique. Le bien réalisé, même dans la condition la plus infime,

même dans la situation la plus misérable, a des effets qui se prolongent pendant l'éternité. Nos traditions de vertu, de générosité, de noblesse, se composent en très-grande partie de telles actions sans éclat, d'héroïsmes inconnus, de tendresses et de dévouements restés obscurs. C'est l'effort incessant, multiplié, des plus humbles, des plus dédaignés, qui a créé peu à peu l'atmosphère morale dans laquelle les âmes peuvent vivre, comme c'est l'effort incessant, multiplié, des ouvriers les plus ignorés du moyen âge qui a créé les grandes cathédrales de l'Europe. C'est une erreur de croire que l'œuvre des morts est impuissante pour le présent et inféconde pour l'avenir. L'empire des morts me paraît au contraire bien plus considérable que l'empire des vivants. Quand ceux-ci, en proie à l'imbécillité ou à la peur, n'osent plus défendre la vérité, l'ombre des générations disparues se lève pour veiller sur elle. Oui, il y a dans l'histoire des moments où les principes sacrés auraient été menacés de disparaître sous les coups des persécuteurs, sans la protection auguste des morts. Ce sont eux, ce sont leurs pensées, leurs volontés, leurs espérances, qui se dressent derrière nous, qui nous soutiennent dans l'âpre montée du devoir, qui nous poussent en avant dans l'ascension vers Dieu. Un philosophe prétendait un jour que le coup porté par un assassin à sa victime montait, de vibration en vibration, jusqu'au trône de Dieu pour accuser le coupable : à plus forte raison, en est-il ainsi du bien qui purifie et qui sauve. Non, non, il n'est pas perdu ! »

Discours de réception de M. Jules Favre à l'Académie française.

Nous ne comprenons pas bien l'utilité de l'Académie française à notre époque, mais puisqu'il y a encore une Académie française, M. Jules Favre devait y être appelé. Le bien parler y a sa place marquée comme le bien écrire, et M. Jules Favre, dans l'art de la parole, est un maître accompli.

Il ne reste plus rien à dire du talent de M. Jules Favre, et son discours de réception, quoique splendide de forme, n'ajoutera rien à une réputation qui a atteint un si haut éclat ; mais cette harangue académique contient la pensée philosophique de l'éminent orateur ; elle vaut qu'on s'y arrête. Nous voudrions pouvoir le faire avec tout le développement que la chose mérite. Malheureusement l'espace nous manque et nous ne pouvons ici qu'indiquer quelques traits de cette brillante profession de foi philosophique et religieuse. Nous le regrettons, car ce discours académique, en même temps qu'il contient un jugement sur M. Cousin et une analyse de ses travaux, nous ouvre l'âme de M. Jules Favre et nous fait connaître les principes et les croyances qui inspirent et dirigent le chef de l'opposition libérale. On doit le lire *in extenso*.

La presse libérale s'est montrée généralement sévère pour le nouvel académicien, sévère jusqu'à l'injustice. Il eût fallu laisser la sévérité aux

adversaires, c'était leur rôle. Certes, il faut être vrai avant tout, mais l'amour de la vérité exclut-il la fraternité, qui est aussi un amour, exclut-il la bienveillance et le respect d'une vie pure, le souvenir des services rendus, la solidarité du même combat et la religion du drapeau ?

Pour nous, nous ne reprocherons qu'une chose à M. Jules Favre, c'est, après avoir rendu justice à M. Cousin, et même après avoir fait son éloge avec toute la pompe en usage dans ces sortes de harangues, — une fois entré on doit prendre la livrée de l'endroit, — c'est, dis-je, de ne pas avoir flétri avec cette parole implacable qui excelle à infliger un châtiment, la doctrine des transactions et des capitulations de conscience que M. Cousin a systématisée et introduite dans la philosophie. M. Jules Favre ne méconnaît pas sans doute l'influence des enseignements de M. Cousin sur la jeunesse de la Restauration. Qu'est devenue cette jeunesse alors si généreuse ? On l'a vue à l'œuvre. Les jeunes gens de 1820 commencèrent vers 1830 à présider aux destinées du pays, et depuis lors on sait ce qu'a gagné l'ordre moral....

Après s'être étendu outre mesure sur les talents de M. Cousin, M. Jules Favre a indiqué à peine les défaillances du philosophe. Ce n'est pas une simple allusion qu'il fallait, c'est une condamnation expresse. Plus il est élevé dans l'ordre de la pensée ou de la puissance, plus il est coupable celui qui empoisonne les sources du sens moral ! Citons cependant ce passage :

« Mais il faut reconnaître que, placé au premier rang de la philosophie comme philosophe, il a peut-être exagéré les ménagements. Je fatiguerais votre attention si je vous citais les nombreux passages dans lesquels il a lui-même déclaré qu'il n'allait point jusqu'aux conséquences de ses principes, et que, sur plusieurs points capitaux, il se refusait à conclure. A ses yeux, la philosophie est surtout une science morale, et sa mission est de vivre en paix avec les puissances que les hommes ont coutume de respecter.

« Partant de ces maximes, il s'efforce de tout concilier. En histoire, il aboutit à une sorte d'optimisme fataliste qui semble le rendre partisan du succès et de la force. Il ne tient pour grands que les hommes qui ont réussi. Il proclame la nécessité de la guerre et la légitimité de la victoire. En politique, il n'accepte que les gouvernements consentis, et néanmoins il défend l'hérédité du pouvoir, qui supprime le consentement. Il néglige complètement le redoutable mais nécessaire examen de la question du mal, et, s'il y touche, c'est pour y échapper par une amnistie indirecte.... »

Dans ce qui suit, M. Jules Favre nous semble apprécier sainement le rôle de la philosophie, sauf quelques termes inexacts, comme par exemple lorsqu'il affirme que la *raison est finie*. Il aurait fallu ajouter : dans l'homme actuel. Mais qui a vu les bornes de la Raison dans le devenir de l'humanité et dans l'ordre universel des choses, et qui jamais a pu dire à la Raison,

soit humaine, soit divine : Tu viendras jusquelà, tu n'iras pas plus loin ?

« A mes yeux, la philosophie n'est point un expédient moral ou politique. Elle est une science. Elle est la connaissance de ce qui est. Quels que soient son nom et son drapeau, elle part forcément de la raison humaine et se meut dans ses limites. Si la raison était infinie, la philosophie expliquerait tout ; comme elle est finie, la philosophie s'arrête aux bords des abîmes où la raison se perd. Mais, en s'y arrêtant, elle se rend compte de l'obstacle. Si elle le franchit sur les ailes de la foi, c'est encore par le secours de la raison seule. M. Cousin le dit fort justement : « Croire, c'est « connaître et comprendre en quelque degré ; ôtez la « possibilité de connaître, et la racine de la foi est « enlevée »

« La science philosophique est soumise à des lois qui viennent de sa nature propre et dont elle ne peut s'affranchir sans cesser d'être. La première est de n'admettre que ce que la raison admet. La seconde est d'affirmer résolument les jugements certains de cette raison et de n'y souffrir aucune altération.... »

Après avoir peint avec une grande élévation de langage les luttes de la philosophie contre l'autorité de la tradition, M. Jules Favre indique fort bien les causes du scepticisme moderne :

« ... Au milieu de ce concours de forces diverses, tendant à un même but, la science ne pouvait s'abstenir, et ses représentants ont prouvé par leurs travaux obstinés, par leur dévouement courageux et désintéressé, qu'ils comprenaient la grandeur de sa mission. Mais c'est contre leurs généreux efforts que se sont associés d'implacables adversaires, d'autant plus dangereux qu'il disposaient quelquefois des pouvoirs publics, gouvernaient les mœurs et faisaient les lois. Certaines idées ont été dénoncées et punies comme des crimes. On a persuadé à la société française que si la discussion est excellente, c'est à la condition de se renfermer dans le programme que lui impose l'autorité, à l'infailibilité de laquelle il appartient de déterminer les cas réservés. On a cru, par cette tutelle sévère, maintenir à jamais l'esprit philosophique dans les liens salutaires d'un savoir orthodoxe. Or c'est précisément le contraire qui est arrivé, et la nature des choses le commandait. Tacite explique en termes admirables comment le silence du despotisme enfante les bruits calomnieux, qui trouvent leur excuse comme leur attrait dans le danger auquel ils exposent. Quand le souffle du libre examen s'est levé, défendre aux hommes d'y enfler leurs voiles, c'est les pousser à naviguer au hasard et à se briser contre les écueils. Aussi, avec ce beau système, qui prétend tout prévoir, tout ordonner, qui fait sa part à la philosophie et la contraint à baisser les yeux devant ce qu'elle lui interdit de regarder, nous avons vu le matérialisme reparaître avec éclat, séduire une partie de nos jeunes générations, et les entraîner vers l'athéisme, qui en est la fatale consécration.

« Ceux-là seuls peuvent s'en étonner qui ont foi en la vertu de la compression morale. Ceux-là seuls s'en effrayent qui doutent de Dieu. Pour ceux qui croient fermement en lui, ce résultat est un enseignement, non un sujet de trouble. Ces funestes erreurs ne

sont, à vrai dire, que des protestations contre l'imprudente prétention d'enchaîner la discussion. Elles n'ont d'autre remède que la discussion libre : avec elle elles ne sont plus à craindre. Quelles alarmes puis-je concevoir en face de la négation de l'âme et de Dieu, s'il m'est permis de dire hautement : « Je suis ma propre lumière. Quand je m'interroge, je sens en moi la faculté de me connaître, et en dehors de moi le monde extérieur qui n'est pas moi, et au-dessus encore l'infini, dont tout émane et dont ma conscience me fournit l'irrécusable notion. »

Après avoir invoqué la liberté pour toutes les idées et pour tous les systèmes, M. Jules Favre prononce ces excellentes paroles :

« ... Si la philosophie avait la faculté d'appeler sur un terrain ainsi dégagé les matérialistes et les athées, j'ai la conviction profonde qu'elle ne laisserait debout aucune de leurs propositions, et qu'aux applaudissements de l'humanité reconnaissante, elle les forcerait à rétablir le spiritualisme et le déisme sur leurs bases éternelles. Mais c'est cette faculté qui lui est précisément refusée. On souffre qu'elle combatte, pourvu qu'elle prenne ses armes dans les arsenaux officiels. En produit-elle qui lui soient propres, on les brise comme révolutionnaires et impies. D'un autre côté, pouvons-nous fermer les yeux sur les condamnations solennelles prononcées contre les libertés humaines, et principalement contre la liberté de penser ? Et quand un inflexible dogmatisme foudroie ainsi la philosophie, n'est-il pas dérisoire de demander à celle-ci de la conciliation et des égards ?

« Je le dis sans détour : les contempteurs de la raison, quelle que soit la hauteur de leur rang, la droiture de leurs intentions, me paraissent plus dangereux que les théoriciens matérialistes ; et ce qui ne m'effraye pas à un moindre degré, c'est l'indifférence des âmes en présence de leurs entreprises. Si la société était entraînée à leur suite par une adhésion instinctive ou réfléchie, je m'en inquiéterais moins. Mais elle n'a pas d'autre mobile que son propre scepticisme. Elle obéit sans se soumettre et laisse passer ce qui la perd, faute de courage suffisant pour aller droit à ce qui la sauverait.

« De là ces contradictions malheureusement trop certaines entre les apparences et les réalités, ces lâches complicités de fautes qu'on pourrait empêcher, ce trouble de tant de consciences honnêtes, qui se demandent avec anxiété quel sera le remède d'une si pénible situation.

« Descendons tous au fond de nous-mêmes, et nous le trouverons sans difficulté. Ayons le bon sens de secouer les mortelles langueurs de cette mollesse morale qui nous rend indifférents à l'erreur. Sortons enfin du convenu pour aborder résolument tout ce qui est du domaine de notre raison. Et, après avoir retrempé nos croyances à cette source pure, ayons la sagesse virile de les défendre et de les faire prévaloir. La science philosophique peut être ici notre guide. Elle ne désire pas répondre à des rigueurs par des rigueurs, à des anathèmes par des anathèmes ; elle ne demande que le droit de vivre, c'est-à-dire de penser librement et tout haut. Respectueuse envers les religions, elle ne saurait cependant abdiquer en face de leurs dogmes. La vérité n'a rien à redouter du contrôle de la raison. Du reste, qui ne devine les signes d'une inévitable et salutaire transformation ? Le génie de Chateaubriand la

présentait, quand il écrivait dans la préface de ses *Études historiques* : « L'âge politique du christianisme « finit, son âge philosophique commence. » En dépit de toutes les résistances, cette révolution bienfaisante s'accomplira. La religion et la philosophie ont leurs sources en Dieu; elles s'uniront en remontant à lui par la même route, celle de la science et de la liberté..... »

Sans doute toutes ces choses ne sont pas nouvelles, mais elles gagnent beaucoup à être dites par une voix éloquente et à tomber du fauteuil académique sur un public habitué à demander son passe-port à la vérité et à juger de la valeur des choses de l'esprit comme de la valeur des marchandises fabriquées : par l'estampille. Aussi croyons-nous qu'en somme la séance de l'Académie française où ont été entendus le discours de M. Jules Favre et celui de M. de Rémusat, dont nous regrettons de ne pouvoir parler faute d'espace, a été bonne pour la philosophie. Tout le monde n'en est pas où doivent en être les lecteurs ordinaires de *la Solidarité*.

Conférences de M. Chavée

(39, boulevard des Capucines).

Après avoir montré dans ses conférences d'introduction comment chacune des deux grandes races nobles, celle des Aryas et celle des Sémites, a spontanément incarné sa pensée dans un organisme syllabique proportionnel à l'ensemble de ses facultés propres de sentir et d'exprimer, M. Chavée, quittant le terrain de la linguistique comparative pour celui de la philologie comparée, aborda, le mardi 7 avril, son parallèle des plus anciens écrits aryasques et sémitiques, et c'est par *Job* qu'il commença. Le mardi 24 avril, ce fut le tour des *Psaumes*. Or, voici quelle nous semble être la méthode suivie par le docte professeur dans ses causeries philologico-philosophiques.

M. Chavée part de la lecture et de l'analyse d'ouvrages hébraïques (sémitiques) bien connus, pour les rapprocher des plus belles pages extraites des Védas, des Lois de Manou, du Râmâyana, etc. Dans ces rapprochements de textes traitant de sujets analogues, le côté littéraire, bien qu'il le pousse parfois jusqu'au lyrisme, n'est visiblement pas celui qui préoccupe le plus notre conférencier. On pourrait même dire, ce nous semble, que l'art de M. Chavée consiste à soulever au courant du texte un certain nombre de questions philosophiques pour en faire le véritable sujet de son discours. Voyez plutôt ce qu'il a fait à propos de *Job* et des *Psaumes*.

A peine *Job* a-t-il commencé de subir sa seconde épreuve, celle de la lèpre maligne, que sa femme cherche à lui arracher sa suprême consolation : vouloir ce que veut Jéhovah. Et

M. Chavée de comparer l'idéal de la femme chez les Hébreux avec l'idéal de la femme chez les Hindous, et de rappeler avec émotion ces grandes consolatrices qui eurent nom Sitâ et Damayanti.

Un peu plus loin, une discussion s'engage entre *Job* et ses amis sur la question de l'origine du mal en ce monde. Et M. Chavée de comparer les solutions offertes par les Rischis à celles que présente la Bible, et de juger les unes et les autres au point de vue de la philosophie moderne, laquelle n'est pour lui que la synthèse de toutes les sciences positives sous l'œil de la raison. Il est une proposition qui nous parut dominer toute cette dissertation incidente, la voici : Le mal, le vrai mal, et non pas le mal apparent, ne saurait avoir d'autre cause que la volonté désordonnée d'un être libre. La liberté seule est la cause du mal, et le mal prouve la liberté.

Job pose la question de l'immortalité de l'âme et se prononce tristement pour la négative, bien qu'il croie à une sorte de résurrection des corps.

Ici M. Chavée, accumulant les strophes des hymnes védiques, montre la vivacité de la foi aryaque dans la perpétuité de l'homme individuel au delà du tombeau. Telle est, dit-il, la gravité de cette question, qu'il se réserve de l'étudier dans une conférence à part. Pour le moment, il se contente de formuler à peu près en ces termes les propositions qu'il développera plus tard :

1. — L'homme individuel ne peut exister sans un organisme qui le limite au sein de la création.

2. — Un organisme, éthéréen dans ses éléments constitutifs, mais invisible et *atteignable* seulement par l'induction scientifique, est réellement *possible* et ne contrarie en rien les lois bien connues de la physique et de la chimie.

3. — Il y a des faits, que l'expérimentation d'ailleurs peut toujours reproduire, constatant l'*existence* chez l'homme d'un organisme interne supérieur devant succéder à l'organisme opaque habituel au moment de la destruction de ce dernier.

On sait que le Livre de *Job* finit par un cours d'histoire naturelle de la plus charmante naïveté. On sait aussi avec quel dédain Jéhovah y traite les prétentions de la science humaine. La méthode comparative, adoptée par le savant conférencier, amenait ici cette double question : Quelles notions fondamentales entrèrent dans le concept qu'on se fit du monde, de l'homme et de Dieu, chez les Sémites et chez les Aryas de la grande et dernière période védique ? Quels sont, dans ces grandes traditions, les éléments rationnels impérissables, ceux qui

défient les vaines attaques d'une science fragmentaire, simpliste et partant impuissante? A la conception sémitique, qui voit la terre et le monde aux mains de Jéhovah comme la terre glaise aux mains du potier, M. Chavée opposa le concept admirable des métaphysiciens du Sapta-Sindhou. Il lui suffit pour cela de réciter et de commenter les hymnes 124 et 129 du X^e Mandala du Rig-Véda, si grandement développés dans le préambule cosmogonique des *Lois de Manou*. A partir de ce moment, M. Chavée arbora franchement le drapeau des principes et de la méthode intégrale que nous défendons dans ce recueil. Entre le surnaturalisme, qui veut un Dieu thaumaturge, et le matérialisme, qui s'efforce de rire des plus nobles et des plus impérieuses nécessités de la raison, il y a place pour la vérité, et « cette vérité, ajouta l'orateur, je vous la ferai toucher du doigt dans les conférences suivantes. »

La conférence sur les Psaumes ne fut, à vrai dire, qu'une conférence de transition. Il s'agissait de montrer comment les Psaumes, nés d'une théodicée et d'une constitution intellectuelle qui ne sont point nôtres, avaient fini, répétés qu'ils étaient tous les jours, par imposer à notre esprit un anthropomorphisme si peu en rapport avec les exigences de notre organisation psychologique. C'est le Psautier qui a sémitisé l'Europe.

En professeur qui sait prévoir, M. Chavée a consacré la péroraison de son entretien sur les *Psaumes* à préparer le terrain de sa prochaine conférence (5 mai). Elle aura pour sujet : *Dieu dans l'Histoire et devant la Science contemporaine*.

M. Chavée est un de ceux qui ont le mieux conscience de la synthèse religieuse qui se prépare. Il en est, sur le terrain de l'anthropologie et de la linguistique, l'un des plus utiles constructeurs. Toutes les fois que nous entendons sa parole savante et autorisée, nous avons à constater, et cela de plus en plus, que sa religion est la nôtre. Nous espérons — car nous faisons le plus grand cas de son suffrage — que lorsqu'il nous lit, il reconnaît de son côté que notre religion est la sienne. Qu'il nous permette donc de le compter parmi les collaborateurs de *la Solidarité*.

Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de parler de la conférence remarquable que M. Lemonnier a faite sur la paix, et nous oblige à renvoyer à un autre numéro le compte rendu des conférences de M^{lle} Deraisme.

LA RELIGION ET LA POLITIQUE

DE

LA SOCIÉTÉ MODERNE

PAR HERRENSCHNEIDER

Mon cher monsieur Fauvety,

Vous avez bien voulu mettre à ma disposition quelques colonnes de la *Solidarité* pour y parler de l'ouvrage de M. Herrensneider : *la Religion et la Politique de la société moderne*, dont vous avez déjà mentionné l'existence dans votre bulletin bibliographique de novembre dernier. J'ai accepté volontiers, parce que l'ouvrage en question est fort bon et que je crois, par conséquent, utile de le signaler tout particulièrement à vos lecteurs.

Je n'essayerai pas de rendre un compte détaillé d'un livre compact et serré, de près de 700 pages, parlant d'une foule de choses et rempli de remarques ingénieuses et perspicaces. Je suis d'ailleurs forcé de laisser de côté une partie importante de l'ouvrage, la partie politique. Obligé de me borner, je ne parlerai que de l'essentiel.

Le livre très-consciencieusement et très-patiemment élaboré de M. Herrensneider est réellement original. C'est là un grand éloge, auquel je me trouve obligé de joindre plusieurs reproches que je vais faire immédiatement pour me mettre à l'aise. M. Herrensneider perd son papier à citer et combattre des philosophes comme M. Cousin et d'autres même de moindre valeur, qu'il semble considérer comme des princes de la pensée. Je me plais à croire que telle n'est pas son opinion, et qu'en citant si souvent des auteurs de second ordre il ne cède qu'à des préoccupations du moment, mais cela donne à son livre un caractère de brochure, un caractère éphémère qui est fâcheux. Je constate aussi avec déplaisir que M. Herrensneider, lorsqu'il parle de science, raisonne d'après des autorités qui ne valent pas toujours autant qu'il le croit, tandis qu'il ne lui aurait pas coûté beaucoup plus, à lui qui n'est pas pressé et qui a mis trente ans à préparer son livre, de se mettre en état de juger par lui-même. Enfin M. Herrensneider n'est pas métaphysicien : le peu de métaphysique qu'il donne est faible.

En disant que son livre est original, je ne prétends pas affirmer qu'il renferme beaucoup d'idées neuves et capitales. Je ne crois pas qu'on puisse encore aujourd'hui trouver des idées capitales et neuves. L'humanité possède depuis longtemps, mais épars, les éléments de la vérité. L'originalité dont je parle consiste à apercevoir entre ces éléments des relations dont on n'avait pas tiré parti et à les coordonner en consé-

quence. Les principales théories de notre auteur m'étaient familières depuis longtemps, mais je ne les avais pas vu soutenir avec cette persistance, cette énergie et cette abondance de preuves.

M. Herrensneider admet comme suffisamment élucidées les notions de Dieu, de l'âme, de l'individualité des êtres, et bâtit sur ce fonds, qu'il considère, sans discussion, comme assez ferme, son édifice moral, psychologique et religieux.

Je n'ai jamais bien compris ce que l'on entend par *Morale indépendante*. Je ne devine pas comment on fait pour ne pas voir que la morale est *absolument dépendante* des doctrines que l'on admet concernant la nature et les destinées de l'âme. Non-seulement la morale n'est pas la même pour ceux qui croient à l'immortalité et pour ceux qui n'y croient pas, mais elle diffère énormément entre ceux qui croient à une immortalité fatale, inhérente à la nature des choses, et ceux qui croient à une immortalité due à l'action personnelle des individus. — La morale de M. Herrensneider est intimement liée à sa théorie de l'âme.

Il remarque dans l'âme une dualité fondamentale, radicale. Il me serait bien difficile de caractériser ici suffisamment cette dualité dont la mise en évidence remplit une grande partie du volume. Je ne puis guère que l'indiquer. D'un côté, nous avons la *substance* de l'âme et toutes les fonctions inertes qui en dépendent ou plutôt qui constituent cette substance. De l'autre, la *force* de l'âme et toutes ses fonctions actives. Cette dualité est la même que celle que Wronski établissait entre le côté de l'*Être* et le côté du *Savoir*. Le meilleur moyen d'en donner une idée passable sera peut-être de reproduire le tableau suivant par lequel M. Herrensneider distribue, dans la première colonne, quelques fonctions substantielles de l'âme, et dans la seconde les fonctions *virtuelles* correspondantes :

<i>Activité spontanée.</i>	<i>Activité intentionnelle.</i>
Sensibilité.	Attention.
Sensation.	Perception.
Sentiment.	Raison.
Mémoire.	Souvenir.
Imagination.	Fantaisie.
Esprit.	Humeur.
Idée.	Pensée.
Bon sens,	Jugement.
Évidence.	Réflexion.
Spontanéité.	Volonté.
Nature morale.	Vertu.
Honneur.	Conscience.
Permanence.	Vigilance.

Cette dualité n'est pas une pure curiosité psychologique. L'existence à un degré prononcé d'une faculté de l'un des deux ordres entraîne

généralement l'existence à un degré marqué des autres facultés du même ordre; les degrés de développement absolus et relatifs de ces deux ordres forment les traits dominants du caractère des hommes et des nations, et la théorie de ce dualisme fournit une base solide pour la connaissance, l'éducation et le gouvernement des hommes. — M. Herrensneider n'a pas de peine à montrer combien l'ignorance de cette dualité a rendu défectueux la plupart des systèmes de morale, systèmes qui font dépendre de l'intention seule la moralité des actes.

Les facultés de l'ordre substantiel sont inhérentes à l'âme, elles constituent sa nature intime, qu'elle conserve à travers toutes ses vicissitudes, trésor où sont déposées, conservées, groupées et reproduites toutes nos richesses morales, intellectuelles et pratiques acquises, et qui sert à nous inspirer, à nous éclairer et à nous conduire spontanément, indépendamment et antérieurement à l'intervention de la raison.

Les facultés de l'ordre virtuel ne sont pas inhérentes à l'âme, mais c'est par elles, et seulement par elles, que l'âme peut agir sur sa nature intime, la modifier, la développer, la transformer et devenir ainsi créatrice d'elle-même.

Les âmes, pour M. Herrensneider, sont éternelles, elles existent à l'état le plus infime sous la forme d'atomes chimiques. Par des réincarnations successives et par l'effet de leur activité spontanée plus ou moins aidée par les circonstances extérieures, elles deviennent successivement matière organisée et végétale d'abord, puis animale et humaine. Dans ces transformations, elles perdent le souvenir, mais conservent leur substance enrichie et amplifiée en proportion de leurs efforts.

L'acte de la génération et la mort tiennent, dit-il, si peu de place dans le plan de la nature, qu'il faut en conclure que leur importance n'est que secondaire et que notre passage sur cette terre n'est qu'un incident d'une existence bien plus étendue.

M. Herrensneider, qui a beaucoup cultivé le spiritisme, admet que les âmes peuvent rester à l'état erratique, non incarnées, pendant un certain temps, et que les âmes les plus élevées ne sont pas celles qui habitent sur cette terre.

Toutes ces conceptions me sont sympathiques et je les reproduis volontiers, mais je ne puis y donner une adhésion pure et simple. Cela ne me paraît pas encore assez vrai.

Quoi qu'il en soit, une fois admise la conception fondamentale de ce système, il en résulte une doctrine morale parfaitement coordonnée. Au lieu de dépendre du devoir, chose abstraite, ambiguë et mal déterminée, les actions des êtres raisonnables ne dépendent que de leur volonté éclairée, de leur *bon plaisir*, si l'on veut (le mot n'est pas dans le livre, et ce bon plaisir

est nécessairement conforme à leur *intérêt*, lequel intérêt ne peut être que le *progrès* d'eux-mêmes et des autres. Pour l'homme placé à ce point de vue, les idées de bon plaisir, intérêt, devoir, vertu, etc., rentrent les unes dans les autres. C'est de ce point de vue qu'a été écrit un ouvrage intitulé *Recherche des principes du savoir et de l'action*, dans lequel j'ai exposé plus hardiment, je crois, une doctrine très-analogue à celle de M. Herrensneider.

Il y a pourtant un point important que je dois mettre en suspicion dans la doctrine de M. Herrensneider. Il attribue assez d'importance à la notion du *bonheur* pour en faire l'un des buts généraux de l'être raisonnable. Je crois voir en cela l'effet d'une confusion dans les idées. Le bonheur me paraît être une chose toute négative, qui ne peut être l'objet d'une poursuite intelligente. C'est là une grande question que je ne suis pas encore en mesure de traiter d'une manière qui me satisfasse et sur laquelle je me propose de revenir.

D^r LANDUR.

« Tout ce qui tient à l'humanité est pour nous une affaire de famille. Tu es homme, et tout ce qui est hors de toi est comme une branche du même arbre, un membre du même corps. O homme ! réjouis-toi d'exister, et apprends à supporter tout ce que Dieu supporte. L'existence d'un homme ne peut rendre celle d'un autre superflue, et nul homme ne peut remplacer un autre homme. » (LAVATER.)

CORRESPONDANCE

Mon cher Fauvety,

Comme je suis arrivé à un moment de la vie où on peut disparaître sans avoir le temps de se serrer la main, je viens vous prier d'accueillir dans *la Solidarité* le résumé de mes convictions. Je regarde une telle confession dernière et publique comme un devoir. C'en devrait être un pour tous ceux qui pensent. Cela serait d'autant plus nécessaire de nos jours, qu'après avoir rompu avec ce passé qui nous rattachait comme des ombres à un maître absolu, nous devons aujourd'hui nous éclairer mutuellement pour que chacun puisse se guider plus librement dans ce grand océan de la vie.

Comme vous le verrez, cette confession ne m'est point pénible. Plein de conviction dans la persistance de l'être et de la continuité de ses rapports avec tout ce qu'il a pu aimer et prati-

quer dès ici-bas, je ne redoute pas que nos principes de liberté, d'égalité, de solidarité et d'universalité pour chacun et pour tous soient bien inquiétants pour notre avenir. J'en doute si peu, que je vous charge, s'il me restait quelque chose à ma mort, de le recueillir et de le consacrer dès à présent à la réalisation de ces principes sur cette terre. Je vous serre la main fraternellement.

A. R.

MON IDÉAL RELIGIEUX

Principe, loi et idéal de l'être.

Le propre de l'être c'est de se distinguer.

Si rien ne se distinguait, rien n'existerait ou tout se perdrait dans une masse uniforme et confuse où aucun mouvement, vie, spontanéité, ne pourrait se concevoir.

Fabriqués par des forces ou par un Dieu quelconque, nous n'en serions pas plus libres : ombres, prolongements ou ressorts de ce producteur, nous ne serions que des instruments dans sa main, qu'il pourrait briser et anéantir selon son caprice.

La qualité d'être implique donc un principe propre, particulier, différant de tout ce qui n'est pas lui et qui, par conséquent, irréductible, insécable dans son essence, ne peut jamais se perdre ou se créer en tant que principe.

Donc tout ce qui est s'appartient foncièrement, se distingue de tout le reste, suivant son degré de lumière, et par conséquent ne peut jamais se confondre avec ce qui n'est pas lui.

L'Être peut alterner d'un milieu et d'une forme à une autre, passer de l'obscurité à la lumière et du sommeil à la veille : toujours, dans ses grandes comme dans ses petites transformations, il dit, sous une forme ou une autre : *Je suis Moi et non pas un autre.*

L'atome lui-même, dans ses rapports, ses combinaisons avec d'autres principes, se distingue par ses propriétés propres et, soit qu'il s'épanouisse ou se condense, se retrouve avec ses caractères particuliers.

Étincelle ou lumière en nous-mêmes, le principe de l'individualité se distingue non-seulement de ce qui l'entoure à distance, mais aussi de tous les autres principes qui l'enveloppent comme atmosphère ou corporéité.

Organisme invisible, il s'entoure de ces principes devenus tangibles par leur agglomération, et il s'en fait une forme visible qui correspond toujours à sa forme invisible, l'une agissant toujours sur l'autre.

Aspirant et irradiant l'une vers l'autre, ces deux formes, en bien ou en mal, se communiquent ce qu'elles sont : éclairées ou obscures, elles se communiquent la lumière ou les ténèbres ; harmoniques ou troublées, c'est la santé ou la souffrance ; comprimées ou circulant librement, c'est la révolte ou le mouvement et la vie.

À l'extérieur, l'être vis-à-vis de son objectif se conduit d'après la même loi. Borné comme lumière, affection et sensibilité, il se borne également comme extérieur et ne reçoit que proportionnellement à ce qu'il donne.

Ses semblables faisant comme lui et ne voyant qu'eux-mêmes dans cette limite, ils se bornent également l'un par l'autre, se repoussent pour être plus libres et n'hésitent pas à sacrifier leur voisin si cela peut les satisfaire. C'est la morale du sauvage ou l'indépendance dans les rapports.

Qu'au contraire, cette lumière, cette affection et cette sensibilité s'étendent plus loin; qu'elles nous relient comme des membres nécessaires et ne pouvant grandir, être heureux que l'un par l'autre, aussitôt surgissent un intérêt, une loi, une protection commune, qui font que tous se développent par chacun, et chacun par tous: c'est l'idéal social.

Alors, libres, égaux et unis pour grandir l'un par l'autre, tous circulent librement dans l'ensemble, reçoivent et donnent proportionnellement à ce qu'ils font, et aussi le fait commun, la terre, l'organisme de tous, par leurs réserves, se développent conjointement aux individus.

Enfin, que leur esprit, leur sentiment, leur puissance s'étendent encore plus loin; qu'ils voient leur monde uni aux autres pour échanger et se féconder mutuellement, et, aspirant, irradiant pour tout embrasser, tout atteindre, ils comprendront alors que l'idéal, le caractère divin chez l'homme, est de tout relier, éclairer, féconder avec puissance, pour tout élever jusqu'à lui.

Mais, aussi plus éclairés, ils comprendront également que le mouvement et la vie se maintenant, par un fait d'oscillation, entre deux pôles dont l'un nous condense et nous fortifie, et dont l'autre nous épanouit et nous universalise, nous alternons par cela même, comme ici-bas, de la vie particulière à la vie générale, du repos à la veille, du demi-jour à la grande lumière, et cela avec les formes et les rapports qui répondent à nos tendances.

C'est du moins là mon idéal religieux.

A. RAISANT.

Le christianisme progressif.

Tout système clos, toute religion murée, sont destinés à périr. Il y a de cela une grande raison, c'est que rien ne peut exister isolément, et que la transformation est la loi même de la vie. Au milieu de cette solidarité universelle, et de ce devenir perpétuel qui s'impose à tout ce qui est, l'isolement et l'immobilité sont impossibles.

Les hommes commencent à comprendre cette grande vérité: de nos jours on en fait l'application aux formes politiques, et les États ont cessé de chercher la paix et la prospérité dans la séparation, dans l'isolement.

Cependant ce qu'on accepte assez généralement pour les États, on s'obstine à le refuser pour les formes religieuses. Les religions révélées sont exclusives: c'est toujours le domaine de l'absolu. Là règnent le séparatisme avec toutes ses intolérances, et la routine avec tous ses aveuglements. Allez donc parler de rapports spirituels entre les sectes et les Églises, comme

on parle de relations commerciales entre les nations et les races! Allez donc parler de progrès à accomplir au sein de telle ou telle religion, en vue d'un idéal plus élevé et plus compréhensif! Allez donc parler d'une religion une et diverse, assez large pour unir, pour relier tous les membres de la famille humaine; d'une religion toujours progressive, qui marche avec l'esprit humain et réponde constamment à l'état des âmes se manifestant librement, spontanément, par toutes les formes de l'art!...

Est-il possible de réaliser un christianisme progressif? Les protestants libéraux le croient et nous le prouvent en marchant. Ils viennent de fonder une grande chose. Ils ont ouvert dans un grenier le temple de la libre conscience! Là, point de salaire d'État, point de sacerdoce, point de symbole de foi, mais des hommes qui se réunissent pour prier ensemble et écouter la parole de l'un d'eux.

Nous avons eu l'heureuse chance d'y entendre, le dimanche 24 avril, un grand, un puissant orateur, M. le pasteur Pellissier, de Bordeaux. Quelques phrases que nous avons retenues pourront donner une idée de son christianisme:

« Oui, nous voulons la vérité avant tout. Mais, prenez garde, nous dit-on, vous risquez de rencontrer quelque opposition à la vérité dans le christianisme même. Eh bien! nous disons: Périssent, s'il le faut, le christianisme plutôt que la vérité! Mais nous n'avons pas cela à craindre: le christianisme ne réside pas dans tel ou tel dogme, il est la religion du cœur et la vie même de la conscience... »

« Jésus est une grande conscience parmi les consciences humaines... »

« Le Jésus auquel je crois, c'est l'initiateur, le héros de l'humanité!... »

« J'ai besoin de Dieu pour ma raison, mais d'un Dieu qui la satisfasse. Le Dieu anthropomorphe me fait mal. Je ne veux pas m'arrêter devant le Dieu de l'Ancien Testament. Il me faut un Dieu plus haut, plus grand; il me faut l'idéal de toute bonté, de toute justice et de toute perfection. L'idéal, c'est Dieu! mais ne le dépouillons pas de sa personnalité; la personnalité est la plus haute expression de la vie. Comment l'Être par excellence pourrait-il en être privé?..... »

« Oui, je crois en Dieu! en un Dieu personnel. Et j'ai un autre faible: je suis spiritualiste. Je crois à l'immortalité de mon âme. Et je n'éprouve pas le besoin de soulever le grand voile qui me sépare de la mort. Devant tant d'ombre, j'affirme la lumière, parce que je crois au Dieu de justice, à l'amour du père pour ses enfants. Je crois à l'amour plus fort que la mort, à la conscience plus forte encore que l'amour, et, tranquille sur cette personnalité qui sera ce qu'elle pourra être, ce qu'elle aura mérité de

devenir, je répète avec Jésus : « Père, je mets mon âme entre tes mains ! »

« Ne croyez pas ceux qui vous disent qu'on peut se passer de Dieu... Heureusement l'homme est inconséquent pour le bien comme pour le mal. On peut être athée, matérialiste et honnête. Je connais des hommes qui ne croient pas en Dieu et devant lesquels je m'incline..... Liberté absolue pour la pensée, respect pour la philosophie.. Mais laissez-nous la religion! Pas de privilège! pas d'aristocratie! Que la religion pratique la vérité que la philosophie en-

seigne! Nous voulons la liberté, nous voulons le respect du for intérieur, mais il nous faut la vérité. Si nous n'avons pas de principes, comment pratiquerons-nous la liberté? C'est parce que nous voulons l'émancipation de tous les hommes que nous voulons la vérité : la vérité pour la femme, la vérité pour l'enfant, la vérité pour le peuple, la vérité pour tous! O mon Dieu! vous qui êtes la source de la lumière et de la vie, quel hommage plus pur pouvons-nous vous rendre que de consacrer notre vie à chercher, à aimer, à confesser la vérité?... »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LE BON CÉLIME, poème anodin, par Charles Richard (auteur des *Révolutions inévitables*, des *Lois de Dieu*, etc., etc.). — 1 vol. in-18. Librairie des sciences sociales, rue des Saints-Pères, 13.

Badinage philosophique d'un homme d'esprit qui nous avoue en commençant qu'il s'est efforcé de prendre un ton badin pour parler de nos misères.

..... C'est, puisqu'il faut le dire,
Que pour ne pas pleurer, je me suis mis à rire.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler un aveu semblable dans le *Simplice* de M. Albert Castelnau. C'est un symptôme qui trahit l'état général des âmes.

Les meilleurs en sont là : s'ils rient, c'est pour cacher leurs larmes.

Le héros du poème de M. Richard est, comme *Simplice*, un petit-fils de Candide ; seulement, après avoir parcouru le monde et avoir partout rencontré le mal, au lieu de conclure, comme l'élève de Pangloss, par « Il faut cultiver notre jardin, » Célimé se couche pour mourir, et, baisant le crucifix de sa mère :

« O Christ, murmura-t-il, ô victime offensée!
« Je m'efforce de ne pas voir ton œuvre commencée,
« Et d'ignorer comment t'aider à l'accomplir ;
« Oui, c'est là, Dieu d'amour, ce qui me fait mourir. »

C'est que Célimé n'a pas d'autre idéal que l'idéal chrétien et d'autre science que celle de l'Évangile. Il a vu partout le désordre, l'injustice, la barbarie. Ignorant du remède, impuissant à triompher du mal, il ne sait que quitter la terre pour aller demander au ciel le bonheur qu'il n'a pu trouver ici-bas. Il ignore que là aussi, il trouvera la vie, c'est-à-dire la souffrance et la lutte, et que sa nouvelle patrie ne sera jamais que le prix de ses travaux antérieurs.

La conclusion de l'auteur est donc celle-ci : L'esprit de l'Évangile ne peut nous donner le salut social. A la période évangélique, propre à l'enfance de l'humanité, doit succéder une autre phase religieuse, celle de la virilité.

Pour l'humanité virile, plus de victime expiatoire, plus de sacrifice sanglant, plus d'immolation humaine ni divine, plus d'intervention miraculeuse, mais chaque homme étant son propre rédempteur et la famille humaine réalisant l'harmonie sur la terre comme au ciel par l'effort, le travail et la lutte!

Tel doit être, en vers comme en prose, l'éternel refrain de tous les soldats du progrès.

En faveur de sa conclusion, qui est aussi la nôtre, nous nous abstenons de critiquer la forme par trop facile et trop lâchée du poème de M. Charles Richard; ses vers ont les défauts et les qualités des vers improvisés : le plus souvent, c'est de la prose rimée, rien de plus. L'auteur n'a sans doute pas eu d'autre prétention.

LA RÉVOLUTION, par Edgard Quinet. — 5^e édition, revue et augmentée de la critique de la Révolution. — 2 vol. in-18. Prix : 7 francs.

En attendant que nous puissions rendre justice à ce travail important qui nous intéresse dans toutes ses parties, mais dont nous aurons à nous occuper dans la partie qui s'applique à la religion et à la morale, ce que nous ferons dans un prochain numéro, nous voulons citer ces quelques mots de M. Quinet qui donnent une idée de son livre et du but que l'auteur s'y est proposé :

« Cette histoire critique de la Révolution française a pour introduction la *Philosophie de l'histoire de France* et pour conclusion la campagne de 1815, que j'ai publiée dans ces dernières années.

« Ce que j'ai fait pour l'antiquité (*Génie des religions*), l'Italie moderne, la Hollande, les Roumains, j'ai voulu le faire pour la Révolution française.

« Il est difficile aujourd'hui de trouver des mémoires étendus et des documents vraiment authentiques : j'ai eu cette bonne fortune. Mon ouvrage, fruit de longues années, était achevé lorsque des mémoires

précieux, que j'ai pu croire perdus, me sont parvenus d'une manière inespérée, ils m'ont fourni ce qu'il y a de plus rare, des faits et des témoignages nouveaux; surtout ils m'ont donné un point vivant, pour me reconnaître au milieu des systèmes abstraits inventés après les événements.

« Nous sommes arrivés au temps où un grand nombre d'hommes et peut-être des générations entières demandent la vérité seule en dehors des idolâtries comme des vindictes de partis.

« La vérité est faite pour l'âge mûr des peuples. Il n'y a qu'elle dont ils puissent se nourrir et se fortifier. Les promesses amusent l'enfance et la jeunesse; nous commençons, il me semble, à en sortir. Ne jouons plus avec nous-mêmes.

« Notre temps veut espérer à tout prix, et il a bien raison, mais notre espérance ne doit pas être un mot, elle ne peut se bâtir sur le hasard. Travaillons à découvrir des idées justes et nouvelles; car elles entrent dans l'esprit des hommes et y produisent la justice, d'où naît l'avenir. C'est ainsi que la vie se développe et que l'espérance est raisonnable. »

Voilà bien comme doit parler de nos jours le soldat infatigable de la justice et du progrès !

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS SELON LE SPIRITISME, par Allan Kardec. (Troisième édition.)

Il se passe à notre époque un fait d'une importance capitale, et l'on affecte de ne pas le voir. Il y a là cependant des phénomènes à observer qui intéressent la science, notamment la physique et la physiologie humaine; mais, lors même que les phénomènes de ce qu'on appelle le spiritisme n'existeraient que dans l'imagination de ses adeptes, la croyance au spiritisme, si rapidement répandue partout, est en elle-même un phénomène considérable et bien digne d'occuper les méditations du philosophe.

Il est difficile, même impossible d'apprécier le nombre des personnes qui croient au spiritisme, mais on peut dire que cette croyance est générale aux Etats-Unis, et qu'elle se propage de plus en plus en Europe. En France il y a toute une littérature spirite. Paris possède deux ou trois journaux qui la représentent. Lyon, Bordeaux, Marseille, ont chacun le leur.

M. Allan Kardec est en France le représentant le plus éminent du spiritisme. Ce fut un bonheur pour cette croyance d'avoir rencontré un chef de file qui a su la maintenir dans les limites du rationalisme. Il eût été si facile, avec tout ce mélange de phénomènes réels et de créations purement idéales et subjectives qui constitue la merveilleosité de ce qu'on appelle le spiritisme, de se laisser aller à l'attrait du miracle, et à la résurrection des vieilles superstitions. Le spiritisme aurait pu prêter aux ennemis de la raison un puissant appui s'il eût tourné à la démonologie, et il existe au sein du monde catholique un parti qui y fait encore tous ses efforts. Il y a là aussi toute une littérature déplorable, malsaine, mais heureusement sans influence. Le spiritisme, au contraire, en France comme aux Etats-Unis, a résisté à l'esprit du moyen âge. Le démon n'y joue aucun rôle, et le miracle n'y vient jamais introduire ses sottes explications.

A part l'hypothèse qui fait le fond du spiritisme et qui consiste à croire que les esprits des personnes

mortes s'entretiennent avec les vivants au moyen de certains procédés de correspondance, très-simples et à la portée de tout le monde; à part, disons-nous, l'hypothèse de ce point de départ, on se trouve en présence d'une doctrine générale qui est parfaitement en rapport avec l'état de la science à notre époque, et qui répond parfaitement aux besoins et aux aspirations modernes. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que la doctrine spirite est à peu près la même partout. Si on ne l'étudie qu'en France, on peut croire que les ouvrages de M. Allan Kardec, qui sont comme l'encyclopédie du spiritisme, y sont pour beaucoup. Mais cette parité de doctrine s'étend aux autres pays; par exemple les enseignements de Davis aux Etats-Unis ne diffèrent pas essentiellement de ceux de M. Allan Kardec. Il est vrai que dans les idées émises par le spiritisme on ne trouve rien qui n'eût pu être trouvé par l'esprit humain livré aux seules ressources de l'imagination et de la science positive; mais du moment où les synthèses qui sont proposées par les écrivains spirites sont scientifiques et rationnelles, elles méritent d'être examinées sans prévention, sans parti pris, par la critique philosophique.

Le nouvel ouvrage de M. Allan Kardec aborde les questions qui sont l'objet de nos études. Nous ne pouvons aujourd'hui en présenter le compte rendu. Nous y reviendrons dans un prochain numéro, et nous dirons en même temps ce que nous pensons des phénomènes dits spirites, et des explications qui peuvent en être données dans l'état actuel de la science.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre au prochain numéro les comptes rendus de plusieurs ouvrages dont voici les titres :

A TRAVERS LA VIE, par Armand Pommier. — 1 vol. in-18. — Paris, Cournol, libraire-éditeur, rue de Seine, 20.

DE LA MORALE DANS LA DÉMOCRATIE, par Jules Barni. — 1 vol. in-8. Prix : 5 fr. — Paris, Germer-Bailly.

LA PHILOSOPHIE ET LES DEVOIRS RELIGIEUX, par Vidal, auteur de *la Religion naturelle*. — Germer-Bailly.

RECHERCHE DE L'IDEAL SOCIAL, par Léon Walras. — Librairie Guillaumin, et à l'Agence générale de librairie des auteurs et compositeurs, rue de la Bourse, 10.

CATTOLICISMO, PERVERTIMENTI, VERITA, AVVENIRE, di Benedetto Castiglia. — Torino, Augusto Federico Negro, via Lagrange, 16.

Le Rédacteur-Directeur : CH. FAUVETY.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.